

L'ÉPINGLE,



Journal de Lyon.

ARTS, INDUSTRIE, NOUVELLES, LITTÉRATURE, THÉÂTRES.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paie d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne.

ON S'ABONNE, à LYON, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Ayné neveu, successeur de Louis Babœuf, rue St-Dominique. — A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires.

DEUX FEMMES.

J'étais allé, il y a un mois, visiter les propriétaires du château de Cn. près Givors, propriétaires qui ont le talent de faire oublier à ceux qu'ils reçoivent qu'ils ne sont plus chez eux. La femme bonne, spirituelle, jolie, fait des vers non pas comme tel ou tel qu'on pourrait citer, mais tantôt comme Barbier, tantôt comme Ste-Beuve. Le mari est un bon et digne garçon, tout franc, tout rond, ami des arts et des artistes, et amant de sa femme par-dessus le marché, phénomène rare pour un siècle de mercantilisme, ce qui fait l'éloge de tous les deux.

Après une journée écoulée comme une heure, je repartis le lendemain par les voitures, gondoles, omnibus, comme on voudra les appeler, qui sillonnent deux fois par jour le chemin de fer de Lyon

à St-Etienne, véritables arches de Noé où l'on y voit de tout.

Dans le coupé de derrière de la première voiture, la plus propre et par conséquent la plus chère, la voiture de l'aristocratie, car il y en a aujourd'hui jusque sur les chemins de fer, étaient avec moi quatre femmes. Je ne dirai rien des deux qui occupaient le fond, femmes trop vieilles pour être courtisées mais pas assez pour être vénérables, femmes arrivées à l'époque de transition à l'âge nul; mais sur la banquette de devant, à côté de moi, deux femmes que je dois vous esquisser rapidement: l'une assez jolie, mais déjà étiolée par la civilisation, l'œil noir, assez vif encore, mais cavé de cet arc-en-ciel bleu orangé qui dénote une existence fatiguée; le teint plombé, les lèvres mortes, mais tout cela encadré harmoniquement avec de la soie et de la

blonde; les doigts amaigris mais chatoyants de diamants, de l'or aux oreilles, au cou, à la ceinture, partout où on peut faire briller de l'or.

Cette femme je ne la nommerai pas, car elle est du nombre de ces femmes qui n'ont pas de nom et qui sont désignées dans leur monde à elles par celui du butor qui les couvre de cet or dont je parlais tout-à-l'heure, comètes errantes de notre siècle libertin et égoïste, mais comètes dont on ne peut assurer la marche. Nous l'avons tous vue aux loges de côté du second rang à notre Grand-Théâtre. Elle appartient, depuis deux mois, à un vieux marchand de soie, après celui-là elle appartiendra à un autre, ainsi de suite jusqu'au moment où ne pouvant plus appartenir à personne, elle deviendra femme de ménage si elle n'a pas de protections, ouvreuse de loges si elle en a.

BEAUX ARTS.

EXPOSITION - GIROUX.

Vous souvient-il de ces brillants magasins de la rue du Coq-St-Honoré, beaux comme des salons, garnis comme des bazars, où la foule la plus fashionable circule un mois avant et après le jour de l'an? eh bien, le propriétaire en a comme par enchantement détaché la partie la plus intéressante: sa collection de tableaux de grands maîtres.

Cette faveur nous est accordée pour la seconde fois; une exposition bien fournie est subitement ouverte dans nos murs, et cela sans fracas, sans

débours de fonds publics, sans accroissement au budget.

La maison Alphonse Giroux depuis long-temps tient à Paris le sceptre du commerce appliqué aux beaux arts et aux objets de goût. En rapport avec les peintres le plus renommés de l'Europe, elle reçoit, le fruit de leurs travaux, pour en assortir une collection qui n'a pas de rivale au monde. Ces richesses sont étalées devant nous à l'heure qu'il est. Tous les genres se touchent, toutes les notabilités se pressent sous votre regard, se disputent votre admiration.

Aimez-vous le genre aquarelle appliqué au style champêtre? Vous trouverez une presqu'île de Viard, morceau très-naturel, délicieux d'exé-

cution, vrai diamant qui rappelle à s'y méprendre le faire de Rhuydaële.

A côté vous admirerez un *soleil couchant* de Roqueplan, chaud de teinte, brillant de coloris, comme un Claude Lorrain. Votre attention sera surtout vivement excitée par une *Vue prise aux frontières d'Espagne*, paysage enchanteur, d'une touche gracieuse, d'une conception savante. Voyez ces campagnes, comme elle sont pleines d'air et de soleil! de l'air, du soleil, voilà ce que j'aime; dans les paysages, l'air en est la poésie, le soleil en est la vie.

Si nous quittons les champs, vous visiterez dans les villes des monuments rendus avec une vérité et un charme d'expression qui vous ravi-

L'autre était une jeune et naïve fille, une fille de quelque village des environs de Givors, de Nassing, de... que sais-je. Fraîche comme les fleurs qui étaient dans le petit jardin de sa bonne mère. Un front lisse et blanc, des joues colorées comme la pêche, des lèvres qui ressemblaient à des fruits d'églantier et là dessous des perles. Mais point de blonde, point de soie, point d'or. Elle pouvait du reste s'en passer, elle avait mieux que tout cela et je suis bien sûr que sa voisine eût échangé de bon cœur tous ses colifichets pour son teint, ses dents, ou ses yeux purs comme du cristal. Elle venait à la grande ville, car les grandes villes attirent les jeunes filles comme l'aimant attire le fer. La vie de village est si triste, si monotone lorsqu'on sait qu'on est jolie, lorsqu'à défaut de miroir on s'est vue dans le ruisseau de la prairie ou qu'un beau voyageur à cheval vous a dit en passant quelques-uns de ces sots compliments en usage avec les femmes et qui ne manquent jamais leur effet.

Je vis au regard que cette jeune fille lançait sur sa voisine, qu'un instinct de femme lui avait fait comprendre comment elle avait gagné sa belle robe, son beau schal et son élégant chapeau, je vis à son œil d'envie qu'elle voudrait bien avoir aussi tout cela, je devinais qu'elle était perdue.

Cela n'a pas manqué. Je l'ai rencontré hier, elle aussi avait une robe de soie, un chapeau rose, de la blonde et une chaîne d'or, mais elle n'avait plus en revanche ses lèvres vermeilles et son teint frais. L'œil commençait à être cerné de bistre; je ne l'aurais pas reconnue, c'est elle qui m'a reconnu, il est vrai que moi je n'avais pas changé depuis la rencontre du chemin de fer. Elle a, m'a-t-elle dit, un adorateur qui lui donne deux

cent francs par mois... et des coups ! Pauvre jeune fille, voilà comme le monde l'a faite ! Mais jusqu'à ce que l'on ait trouvé pour les femmes un autre moyen de sortir de la misère que le vice, il faudra bien se résigner à voir se faner ainsi les plus fraîches fleurs de nos campagnes. Et sa mère qui la croit peut-être encore vertueuse et apprentie dans quelque état qui lui donnerait un jour une existence, sinon brillante, du moins honorable. Pauvre mère aussi !

Elle me dit que son amant était à la campagne et m'offrit même l'hospitalité jusqu'au lendemain... Je refusai presque avec dégoût... Il y avait si loin de cette femme à la jeune fille que j'avais vue dans le voituron de Givors. C'était pourtant la même. Qui l'avait donc changée ? ... L'AUTRE.

HUMBERT.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

Gustave. — M.me Pradher. — *Le Collatéral.* — Filippa et sa Sœur. — M.lle Georgina.

On a souvent dit et répété qu'il était impossible de faire de l'argent au Grand-Théâtre ; M. Provence a prouvé, depuis quelques jours, que cette assertion n'avait pas le sens commun, car il en fait, et beaucoup ; Dieu veuille que cela dure !

Au fait *Gustave* a obtenu un succès au-dessus de toutes les prévisions, de toutes les espérances ; et cela, pourquoi ? D'abord parce que *Gustave* est un bel et bon ouvrage, dont la musique est vive, gracieuse, pleine de jolis motifs et riche d'instrumentation comme tout ce qui sort de la plume d'Auber, le plus populaire, sinon le plus savant de nos compositeurs. Mais à quoi sert la science au-

jourd'hui quand elle est dépouillée de ce charme qui seul lui donne la vie ? Voyez les œuvres remarquables d'Onslow, le compositeur de notre époque qui entend incontestablement le mieux la partie scientifique de la musique. La tonique, la dominante et le contre-point, tout ce qui sort de sa plume est admirablement écrit, orchestré, mais au résumé c'est froid, froid comme un jardin tiré au cordeau. Parlez-moi d'Auber, parlez-moi de *Gustave* ! Auber est sans contredit l'homme qui fait la contre-danse avec le plus de goût, et cela lui a servi pour le cinquième acte de *Gustave*, ce roi assassiné au milieu de la folle joie d'un bal masqué, au son des instruments de fête. Rien n'est étourdissant comme le galop d'Auber, cette musique vive, incisive, excitante, qui donnerait envie de danser aux plus flegmatiques spectateurs, et qui pourrait bien renouveler un beau soir l'histoire du procès du fandango.

Au résumé le succès de *Gustave* est mérité et va toujours croissant ; la quatrième et la cinquième représentations avaient attiré plus de monde encore que les précédentes ; il est impossible, à la vérité, de voir quelque chose de plus beau que le cinquième acte : costumes éblouissants de goût et de luxe, bougies, décors : rien n'y manque pour en faire un coup-d'œil enchanteur. Un *pas de Folies* et un pas de quatre dansés par M.lles Angélica et Guillermain, MM. Desforges et Daumont et M.mes du corps de ballet, ajoutent encore au charme de *Gustave* et contribuent à lui assurer une longue prospérité.

S'il n'y a rien à reprocher à la partie chorégraphique du nouvel opéra, nous n'avons pas moins d'éloges à donner à son exécution sous le rapport musical.

Après le bruit et l'enivrement de *Gus-*

ront. J'ai conservé le souvenir d'une place de Rouen, cette vieille capitale de la vieille Normandie ; là tout s'agite, tout se ment sous les rayons d'un soleil d'été. Une antique basilique est au premier plan. Son architecture est monumentale ; sa façade imposante est parée de sculptures si délicées, que vous les prendriez pour des dentelles légères. Les maisons qui forment cette place, sont d'un aspect si riant, qu'on voudrait les habiter soi-même. Une population bien groupée et agissante anime la place ; les hommes et les femmes qui se promènent devant vous, sont si vrais de pose et de nature que l'illusion en est complète ; il semble qu'on va les entendre.

De la Normandie allons en Bretagne ; si vous

m'y suivez, vous assisterez à une *noce Villageoise* par Adolphe Midy. Le peintre a saisi le moment où les jeunes époux descendent les marches de l'église. Quelle candeur naïve, quelle décence il y a dans la jeune fille ! comme ces groupes de paysans se pressent sur leur passage. Ces joyeuses et franches figures de Bretons, ce malin sourire des commères, cette fraîcheur de costume, ces têtes d'enfants aux joies turbulentes, tout en un mot vous remplit des mêmes sensations de plaisir que l'artiste a ressenties lui-même et qu'il a si fidèlement traduites.

Un tableau voisin nous présente un Loïs antique. L'imagination s'incline devant la majesté séculaire de ce patriarche des forêts,

dont la cime a bravé tant d'orages, les effets de jour vous séduisent, les effets de nuit y font peur. C'est bien là le grandiose de la nature.

Si vous l'aimez sauvage et pittoresque, arrêtez-vous devant ce tableau de Louis David, où un *clan écossais sonne la retraite*, du haut d'un roc élevé. Vous frissonnez d'horreur à la vue du précipice que l'écossais franchit d'un pied agile et sûr. C'est tout un roman de Walter-Scott qui se déroule devant vous avec le charme de ses sites et tout l'intérêt de ses drames.

(la suite au Numéro prochain.)

tave on aime à reposer son esprit sur des scènes plus terre-à-terre, aussi a-t-on vu avec plaisir la jolie comédie de Picard, *Le Collatéral*, représentée deux fois dans l'intermittence du grand-opéra. Ce tableau plaisant et très-vrai de certaines mœurs et de certains caractères, a été reproduit très-heureusement, d'abord par Duprez et Lecerf, tous les deux d'un comique très-naturel, le premier dans le rôle de l'avocat de Rochefort et le second dans celui de M. la Saussaye. M. me Clairançon, comédienne ou créole, a joué avec cette aisance et ce tact qui n'appartiennent qu'au véritable talent. Les autres acteurs et notamment Gagnon, chargé du rôle de Montrichard, ont parfaitement secondé les chefs d'emplois; nous faisons nos compliments à Gustave qui parvient chaque jour à mieux régler sa diction, il a bien rendu le personnage du capitaine amoureux.

Le jeune Filippa et sa sœur se sont fait entendre au Grand-Théâtre; l'élève de Paganini a quelque peu de l'originalité de son extraordinaire et original maître, mais ses progrès ne sont pas encore assez marqués pour qu'on puisse lui assigner une place sur les traces de cet artiste hors de ligne: cependant il faut lui accorder un jeu facile et ferme, du brillant dans l'exécution où règne pourtant une prodigalité d'effets qui appartiennent plutôt au caprice ou à l'habitude, qu'au véritable talent. Le jeune Filippa a de l'avenir qu'il doit prendre garde de compromettre par une trop grande confiance dans les applaudissements d'un public dont l'oreille n'est pas toujours au diapason du bon goût.

M. le Filippa possède une voix de contralto qui promet beaucoup, mais il faut de l'étude et surtout s'attacher à prononcer purement l'Italien qu'elle chante.

M. le Georgina, débutante dans le ballet de *la Fille mal gardée* par l'emploi de seconde danseuse, a complètement échoué: c'est avoir du malheur, après une heureuse traversée dans les chœurs du théâtre nautique, venir faire naufrage en terre-ferme.

M. le Stephenne, au Gymnase, s'acclimate d'une manière très-heureuse, elle a joué avec beaucoup de sentiment et de naturel dans *Les Premières Amours*, où Alexandre et Barqui l'ont soutenue de tout l'appui de leur talent. — *La Nonne sanglante* a fourni à M. me Faivre et à Adam l'occasion de se faire justement applaudir; elle a aussi fourni à Constant

Joigny celle d'user envers le public d'une inconvenance d'autant plus audacieuse, que toujours le public l'a traité avec indulgence. Joigny, dit-on, voulait se mettre dans le cas de rompre son engagement: c'est un singulier moyen de se recommander aux autres directeurs.

LE RUSSE

ET

Les Deux Cadavres.

L'intérieur de quelques gens de lettres me rappelle une anecdote assez originale qui s'est passée, il y a deux ou trois ans dans le cabinet de Frédéric Soulié.

C'était au mois de janvier, pendant une de ces froides matinées qui retiennent au coin du feu tous les gens que la nécessité ne fait pas courir les rues de Paris. L'homme de lettres encore fatigué des plaisirs de la veille, avait chaudement attaché autour de son corps une robe de chambre imitant le challis alors en faveur chez les jolies femmes. Ses pieds étaient fourrés dans des pantoufles de peau ornée d'arabesques, et il tenait à la main un peigne de buffle qui, de qu'il un quart-d'heure, lui servait à faire descendre ses noires moustaches sur la lèvre inférieure; à ses pieds sur un tapis moelleux jouaient une petite barrette et un chat-angora dont les yeux d'un rouge rare, et le poil plus fin que la soie faisaient l'admiration des amis de la maison. Les gracieuses flatteries des deux bêtes bien aimées, avaient absorbé les idées du maître. Une tasse de thé refroidissait à ses côtés et il oubliait les mouilletes de brioche beurrée qu'il aime beaucoup. Il pensait sans doute lui, qui avait fait un chat l'ami d'un chien, qu'il ne faudrait que volonté pour faire cesser toutes inimitiés; et la pensée qui grandit vite, quand la voie des améliorations humaines lui est ouverte, rendait déjà les grands amis du peuple, les rois de la liberté, et les ministres de la tolérance, lorsque la domestique fit entrer un grand monsieur blond, tout couvert de fourrures.

L'étranger prend un siège, comme quelqu'un qui se dispose à attendre une personne qu'il croit ne pas être dans la chambre.

Après quelques minutes d'un silence complet le maître du logis se décide à adresser la parole à l'inconnu.

— Puis-je savoir, monsieur, le but de votre visite. — Je désire parler à

M. Soulié, vous êtes sans doute son fils, et je pense que vous pouvez me dire si votre père sera bientôt visible. — Mon père est à la campagne où il doit passer quelques mois. — Mon Dieu, je suis désolé! Jugez de la contrariété que j'éprouve: je viens de St-Petersbourg dans l'unique but de passer quelques heures avec l'auteur des *Deux Cadavres*.

L'étonnement du Russe enthousiaste fut à son comble quand il sut qu'un homme de trente ans avait fait une œuvre presque aussi grande que la révolution dont elle est le dramatique tableau. Il ne s'attendait pas à trouver la jeunesse sur le visage de l'historien, que son imagination avait créé vieillard courbé sous le double poids des années et de l'étude: l'intimité s'établit de suite entre l'homme flatté dans son amour-propre et l'étranger admirateur; ils se quittèrent amis, l'un fier d'un hommage mérité et l'autre passionné pour la France qui produit le génie bien jeune.

Cet homme dont le début fut un succès plus grand à l'étranger que dans sa patrie, qui avait sacrifié trois années à se faire un nom et que l'histoire attendait pour la soutenir, a brillé un instant et commence à s'obscurcir au milieu de la littérature mondaine. Le statuaire a jeté son ciseau de maître, à brisé les beaux modèles de sa pensée pour mouler quelques figures de fantaisie au caprice d'un éditeur qui a bon marché de son imagination.

Z.

REVUE LOCALE.

M. Legendre-Héral vient de terminer une statue, destinée à l'église primatiale de Lyon, représentant: *La Vierge après la mort du Christ*. Tous les journaux s'accordent à faire le plus grand éloge de cette production aussi remarquable sous le rapport de l'expression de la figure que sous celui des draperies et accessoires, où le talent de l'artiste a vaincu toutes les difficultés. — Nous nous réservons le plaisir de revenir plus spécialement sur cette œuvre de M. Legendre-Héral dans un de nos plus prochains numéros.

— On a retiré de l'eau, au-dessus du pont Tilsit, le cadavre d'un enfant nouveau né qui, depuis plusieurs jours sans doute, avait été jeté dans la Saône. L'autorité a prescrit les mesures nécessaires pour parvenir à la découverte de l'auteur de ce crime.

— Une rixe a eu lieu dimanche à la Croix-Rousse, entre un soldat et un promeneur dont la femme avait été insultée. Le militaire ivre a tiré son sabre avec lequel il a blessé le mari à la tête, ce fait a causé un rassemblement dont l'irritation a été calmée heureusement à propos par la prudence de deux gendarmes qui se sont pacifiquement interposés. Le mari en a cependant été pour une blessure qui n'aurait pas été faite si, comme on en a souvent exprimé le vœu, les soldats hors du service ne portaient point d'armes.

— L'Hôtel du Parc, déjà si recommandable à tous égards, vient d'ajouter à son établissement une vaste salle de bains décorée dans le goût de Pompeïa; dire que les dessins sont de l'auteur des décors de *Gustave*, M. Savette, c'est inviter les amateurs et les artistes à aller visiter les bains de M. Lucotte.

VARIÉTÉS.

M. Dantan jeune, qui avait déjà fait le seul portrait qui existe de Bellini, s'est rendu à Puteaux, aussitôt qu'il apprit la mort de ce jeune et malheureux artiste, pour mouler les traits de celui dont il était l'ami. Au moyen de cette image de mort et du petit buste où la physionomie de Bellini semble vivante, M. Dantan se propose de recomposer un buste de grandeur naturelle. Ce pieux emploi de son talent honore M. Dantan; c'est un service qu'il rendra aux nombreux amis de Bellini et à ses admirateurs.

— Plusieurs journaux ont annoncé que la duchesse de Berri est de nouveau enceinte. Le *Mercure de Souabe* dit, d'après des lettres de Prague, qu'elle fera ses couches à Brandeiss.

— Une des dernières représentations de M^{me} Malibran, à Milan, a donné lieu à un fait inouï dans les fastes du théâtre: elle chantait la Norma. Pendant le premier acte, elle avait été rappelée seize fois, ce qui, d'après les usages italiens, dépasse même l'apogée du plus grand succès. Quand elle a reparu au second acte, on se s'est plus borné à des salves d'applaudissements, c'était une véritable tempête, un de ces terribles ouragans de l'Océan dérisoirement surnommé Pacifique. Trépignemens de pieds, hurlemens de *bravos*, ce tumulte de toute espèce s'est prolongé si long-temps, que le chef de police, qui se trouvait dans la salle, a cru nécessaire de rétablir enfin le calme. Vains efforts!

Lyon, imp. de D. L. AYNÉ, r. de l'Archevêché, 5.

depuis plus d'un quart-d'heure, il n'y avait plus d'autre spectacle que celui qui était donné par les spectateurs eux-mêmes. L'autorité supérieure intervint alors, et le principal magistrat de la ville, après avoir non sans peine obtenu un instant de silence, déclara que si l'on ne suspendait des manifestations trop bruyantes, il se croirait obligé de faire évacuer la salle, parce qu'il ne pourrait plus répondre de sa solidité. Ce fut là le seul moyen de mettre un frein à l'enthousiasme du public. C'est peut-être la première fois qu'on ait empêché d'applaudir un artiste par mesure de sûreté. Nous croyons pouvoir garantir cette anecdote que nous tenons d'un témoin oculaire.



UNE DOUBLE EXÉCUTION À ALGER.

Nous empruntons cette relation à une petite brochure intitulée *Un Voyage en Afrique*, par Louis Beaulard, jeune homme écrivant avec conscience et naïveté; plus d'un écrivain à prétentions envierait le style rapide et vigoureux de ce modeste auteur distribuant lui-même son ouvrage à un prix modique.

« De grand matin deux tréteaux recouverts de quelques planches avaient été posés sur la place Babesou; à la fatale échelle que l'on y voyait adaptée on devinait un instrument de supplice: des Bédouins mornes et silencieux le dévoraient de leur regard, car à 11 heures précises, les têtes de deux des leurs devaient y rouler. De très-bonne heure les tertres étaient envahis, les dunes s'affaissaient sous le poids des curieux. Des quartiers les plus populeux de la ville descendaient comme par torrent, d'avidés spectateurs de cette horrible scène; des piquets de gendarmerie stationnaient de distance en distance au milieu des barbares pour prévenir un coup de main que leur supériorité numérique aurait pu leur faire tenter: la troupe de ligne, la cavalerie, formaient plusieurs cordons; l'immense carré où était l'échafaud était totalement balayé, seulement quelques fougueux chevaux arabes piétinaient en caracolant. Tout-à-coup un sombre murmure se fait entendre: tous les yeux se tournent vers la porte Barbesou, la foule s'écarte... Deux jeunes hommes de 20 à 22 ans, vêtus en Bédouins, marchaient au milieu d'une escorte de gendarmes; à leurs figures pâles mais altières, à leurs poignets liés derrière le dos, on reconnaît les deux patients. Un mouve-

ment de silence puissant comme un coup électrique s'empare de cette assemblée de peuple avide de voir couler le sang. Pour compléter l'horreur de cette scène de mort, un huissier mahométan criait à pleine voix derrière les coupables en langue arabe: Peuples Musulman, Juif, Arabe, Turc, Bédouin et Algérien voici **, **; leur crime est d'avoir assassiné des Européens avec le yatagan, leurs têtes vont être tranchées avec le yatagan; le même sort vous attend si vous osez porter une main criminelle sur les Européens; le crieur implacable les poursuivait comme un vivant remords jusqu'au lieu du supplice. Le bourreau maure les précédait de quelques pas portant à son côté un large yatagan dont le riche fourreau d'argent scintillait au soleil africain. La double garde qui fermait à pas lent la marche de ce fatal cortège était suivie de 4 valets de l'exécuteur. Arrivés au pied de l'échafaud, le bourreau en monte les marches le premier, promène ses farouches regards sur la mosaïque de têtes de toutes couleurs qui l'environne, fait signe au plus jeune des deux criminels de monter, celui-ci obéit fidèlement; deux valets le suivent, tandis que les deux autres gardent son compagnon. Le premier tombe à genoux, le corps un peu penché en avant..... les deux aides à genoux derrière lui, tiennent fortement ses mains afin que le corps reste immobile au choc qu'il va recevoir; tous deux baissent la tête jusqu'aux talons du patient pour que le même coup ne les atteigne pas... Le chef de l'exécution tire du fourreau son lourd yatagan, l'agite dans les airs..... Un léger craquement d'os brisés se fait entendre.... Une tête d'homme roulait en ricochant au bas de l'échafaud!...

« L'heure du second coupable était aussi arrivée! son agonie allait avoir un terme; lui, qui jusque-là avait eu le dos tourné au supplice, obéit à l'injonction qu'il recevait. D'un pas non moins ferme que le premier, il se dispose à monter.... mais quelle horreur!!! La tête sanglante et livide de son complice est sous ses pieds, il ne l'avait point vue, il trébuche en la heurtant.... Son stoïsme de sauvage l'abandonne; ce n'est que soutenu qu'il peut parvenir à monter sur l'échelle. Mais là, on l'entendit prononcer en langue arabe ces paroles sacramentales du Coran. *Il n'y a qu'un Dieu dans l'univers, et Mahomet est son Prophète.* Le vent du désert n'avait pas emporté ces mots que la tête était déjà loin du corps!! »

ADRIEN FEYTAUD, RÉDACTEUR GÉRANT.